

Insurrection ? Résurrection ? et Surrection ?

« Insurrection » présuppose toujours l'exercice scandaleux d'un pouvoir, une forme d'indignité ou d'injustice insigne qui se sont imposés, pas nécessairement par la force, et installés du fait d'une soumission, généralement collective. Jusqu'à quel point volontaire ?

En tout cas, lorsque le pouvoir est pervers, comme c'est foncièrement le cas du néolibéralisme mondialisant qui a fait perdre toute signification à l'appartenance à un parti politique d'hier, l'insoumission est impensable en tant que mouvement collectif, justement ; parce que c'est au nom de la démocratie universelle et des Droits de l'Homme, clamés haut et fort, que se développe le processus qui vise sciemment et très précisément à leur destruction. C'est-à-dire, fondamentalement, à celle du sujet de l'humanité.

L'insurrection germe moins dans les esprits que n'apparaissent dans les faits, les signes de cette destruction subjective, par conséquent l'impuissance interne à l'enrayer et les effets psychiques, redoutables, de cette impuissance même : la réduction à l'inexistence, l'état de survie ou « vie nue » (non celle, intègre, de l'Adam masculin et féminin avant qu'il ait tenté l'expérience du savoir dont il n'avait pas encore la capacité d'assimilation et de transformation, mais celle d'après cette expérience, désintégrée, dont le vide est recouvert par la peau. La vie *dénuée* de son essence. Sa contrefaçon sous l'apparence d'une vie.)

« Résurrection » suppose la mort. Une mort, stricto sensu, qu'elle soit d'un genre ou d'un autre, ou qu'elle commence par la pire, dont le sujet détruit, mort-vivant, ne se relèvera pas, pour s'achever dans sa liquidation, cette fois plus aisée que jamais car, liquéfié, celui-ci n'offre plus guère de résistance à sa mort, si tant est qu'il ne se la « donne » pas lui-même, ou à lui-même (comme

on a pris l'étrange habitude de le dire). Même à sa peau, il ne tient plus puisque dans sa peau, personne, déjà, n'est plus là.

Si ce geste est un cadeau pour le régime qui, grâce à lui, n'a plus à se charger de s'en débarrasser, il signifie du moins que la vie a cessé d'être le don qu'elle est pour celui qui, à ses propres yeux, n'aurait plus à s'offrir que sa fin. Or, c'est le cas pour un nombre sans cesse croissant de personnes de tout âge en Occident. Ailleurs aussi sans doute.

Qu'il s'agisse donc d'insurrection ou de résurrection, la situation qui précède l'idée de l'une ou l'idée de l'autre, avant qu'il soit enfin question de passer à l'acte, est toujours d'une extrême gravité. Et ce n'est certainement pas pour les éviter, pour passer vite à l'espoir ou à la vertueuse espérance qu'il me semble falloir les écarter. Bien au contraire.

Je pense depuis un temps certain que la rapidité avec laquelle le XX^e siècle occidental a recouvert d'une épaisse peau sa première moitié d'épouvante, avec les *trente glorieuses*, la reconstruction et le formidable élan vital dont il a fait preuve, a inconsciemment inscrit comme forme pour son avenir l'inconcevable antérieur.

Il suffit aux journalistes de dire « Jamais plus » chaque fois qu'un nouvel impensable est devenu événement réel pour qu'on imagine que ce vœu pieux, partagé par tout le monde, ne pourrait qu'être suivi d'effet. Pensée magique !

Tout nous prouve que ce qui a cessé d'être inconcevable, une fois conçu, après avoir été effrayant, fait partie de la réalité et deviendra la réalité nouvelle, en plus raffiné.

Au nom de l'avenir, de la bonne santé mentale et de l'assurance d'une éthique personnelle indiscutable, à ne pas poser des yeux véritablement ouverts sur ce que nos propres sociétés civilisées, dites de haute culture, ont fait ou laissé vivre, font ou laissent vi-

vre à un nombre sans cesse croissant de leurs réprouvés en tout genre, nous franchissons tous sans même nous en apercevoir des seuils irréversibles dans la course au dénuement. Celle d'une vie dénuée de vie.

L'insurrection, au sens classique, n'est pas ce qui, dans l'après-coup, pourrait guérir les plaies béantes ouvertes et non refermées dans une multitude de familles au cours du siècle dernier. Sans doute, ce sont ceux de la troisième et quatrième génération qui portent en l'ignorant la douleur et la folie dont s'est détournée la seconde.

Le meurtre programmé de la vie publique et de la pensée, dans lequel ces générations sont précipitées en s'y précipitant elles-mêmes les yeux fermés, ne leur permettra pas de se projeter dans la vie en se jetant en avant. Et elles n'ont pas appris à se retourner pour lire les traces d'hier et d'avant-hier. Le sens de ces traces surtout pour l'écriture d'un lendemain qui cesserait de n'être qu'une suite du même.

Quant à la résurrection, elle propose un *retour* à la vie qu'on a perdue. Encore faudrait-il savoir de quelle vie antérieure il s'agirait, c'est-à-dire de quelle antériorité on parle, et de la connaissance véridique qu'on en a pour s'y rendre à nouveau par la traversée de la mort !

De ce point de vue, la foi traditionnelle en Jésus-Christ mort et ressuscité ne peut plus suffire ni à lui ni à nous ; car elle fut enfantine et nous avons cessé d'être des enfants.

D'autre part, il n'y aura pas de retour historique à un état d'existence, connu dans l'histoire, que nous pourrions légitimement définir comme ayant été vivant. Du moins, je ne crois pas du tout ça. En sa forme proprement historique, le mouvement n'est pas réversible.

Ainsi, la question étant bien celle de la vie, de l'avenir proche avant que d'être le plus lointain, de l'à venir, c'est-à-dire de ce qui ne cesse d'être en train de venir, de *la vie qui vient*, le mot qui restera à tout jamais inséparable d'elle, c'est celui de « surrection », (mieux que surgissement, car ce dernier constate un fait tandis que le premier parle d'un acte. D'un mouvement, précisément.) Il existe aussi la « *surgie* ». (J'aime bien. Il m'évoque une puissance formidable, hors tout champ d'analyse, échappant à quelque considération que ce soit.)

C'est là où le chemin – ou même la terre ferme – n'a jamais existé encore qu'il s'agit de poser le pied. Disant cela, surtout ne pas se payer de mots ! Ils deviennent aussitôt monnaie de singe. Et si ce n'en est jamais le moment, ça l'est moins aujourd'hui que jamais encore.

Du sans retour et du retournement ou le paradoxe de l'interdit et de l'attendu

À propos de la répugnance à se retourner pour regarder juste derrière soi, puisqu'on n'a pas d'yeux derrière la tête (et encore moins partout comme les vivants d'Ézéchiél, ceux de sa vision, de sa façon de voir les vrais *vivants*, tels qu'ils n'existent pas dans son contexte de vie) il ne faudrait pas confondre l'histoire de Loth (de sa femme et de ses filles qui ne se sortent pas du passé, ne parviennent à s'en arracher) et l'interdit concomitant qui leur est posé de regarder en arrière, avec l'attention particulière à laquelle je pense.

Cette attention est précisément celle qui n'attire en rien, ne fascine pas du tout. Elle est pur respect de la réalité, non mélancolique, éducation sentimentale, autrement dit éducation à ne pas surtout rester sentimental.

Lorsque Jésus, chez Luc¹⁸⁷, dit aux femmes en larmes qui longent son trajet de condamné vers le Golgotha « Ne pleurez donc pas sur mon cas ! Mais pleurez bien sur ce qui vous attend, vous, mères de l'humanité à venir. Ça va devenir de plus en plus terrible. Car s'il en est ainsi au commencement, qu'en sera-t-il quand l'Histoire sera vieille, quand elle se sera endurcie, habituée à ses aberrations et techniquement bien plus au point en termes d'organisation du meurtre d'innocents ? », n'invite-t-il pas ces femmes *seulement émues aux larmes* à *interpréter*, déjà, les nouvelles de la semaine passée et la scène qu'elles ont sous les yeux comme le signe de ce qui va arriver à des millions de mères, de manière endémique au cours des siècles ?

Ayant lu ce passage sérieusement une seule fois, nous sommes définitivement prévenus de ce que nous pouvons effectivement confirmer quelque deux mille années plus tard, avec un panorama, si nous nous retournons, que les femmes auxquelles ces mots s'adressent directement, n'avaient pas du tout.

N'invite-t-il pas chacun à être touché-concerné par tous les hommes-enfants d'hommes et celles qui les enfantent, un manège d'enfants d'hommes qu'il ne connaîtra jamais, morts qu'ils sont depuis longtemps ou loin encore d'être nés ?

Cette conscience vertigineuse du temps et de son implacabilité ne réside que dans la gravité et le silence. Elle n'a rien à voir avec le fait d'être affecté, sensible seulement à ce qui émeut en passant parce qu'on l'a sous les yeux ou en entend parler. Ces femmes sont là comme on regarde aujourd'hui la télé. Ce n'est pas cela, la relation au monde.

Se retourner sur ce qui est dit là pour arrêter de rêver l'amour, la foi, l'espérance à côté de la réalité, c'est apprendre aussi à cesser

¹⁸⁷ Lc 23, 27-31

d'en avoir peur, tout en prenant la véritable mesure de ce qu'elle a de tragique, d'absurde, d'insensé ; du seul fait des affaires de pouvoir aveugle, qu'il soit politique, religieux, patriarcal, matriarcal, machiste, féministe, financier, maffieux, intellectuel, technologique, médiatique, blanc, jeune, narcissique ou quelque autre que ce soit.

Un aveuglement qui ne sera remis que lorsque nous aurons entendu que nous avons à ouvrir les yeux sur lui ; puisqu'il est le nôtre.

Quand Dieu est dit Tout-Puissant, c'est que tout est possible à l'homme, en effet, lui qui est la figure même du divin sans figure. Et si tout est possible, c'est qu'il y a des possibles auxquels il faut absolument renoncer, précisément parce qu'il nous est possible de voir qu'il le faut, quoi qu'il nous en coûte. Et c'est ainsi, pas autrement, qu'il devient possible de traverser l'inconnu de possibles qui ne s'ouvrent qu'à celui qui se décide pour l'inconnu de lui.

C'est transgresser le connu du matin au soir, ce qui fait du matin un soir et du soir de sa propre vie le matin d'une longue nuit, matin ouvert sur un jour qu'on ne connaît pas.

« Lis le Coran, dit Ibn Arabi, comme s'il n'avait été écrit que pour toi. »
Exactement. C'est ainsi que Jésus des Évangiles a explicitement lu l'Exode et Isaïe, entre autres.

Il en est l'adresse unique puisqu'il est le seul à recevoir ce qu'il lit comme lui étant absolument et personnellement adressé. L'annoncé, c'est lui. L'annoncé qu'il comprend, c'est donc lui qui l'opèrera. Une parole ancienne n'est ouverte que par celui qui la prend intégralement à son compte, ou en charge. Car la compréhension ne sert de rien si celui qui comprend ne se fait pas le lieu

de vérification – par son accomplissement – de ce qui aime sa pensée, sans qu'existe pour lui, au fond, le moindre doute.

Maintenant qu'il n'est plus guère possible de faire la différence entre se raconter des histoires (des sornettes donc) et nimer les belles histoires de l'Histoire Sainte d'un besoin viscéral de crédulité, le temps vient de pouvoir se réjouir de ne plus croire *en* rien pour se mettre à bien vouloir croire *que* la puissance de ce que nous croyons, quoi que ce soit, est infinie. Bien vouloir le croire, parce que tous nos états changeants en sont la preuve vivante et que, ne le voyant tout simplement pas, nous n'en tirons pas les conséquences que ne libère que le fait de regarder pour voir.

« Tout est dit » depuis le matin du monde. Mais l'on ne vient pas trop tard. Parce que ce matin n'était que le début de la nuit de l'Histoire et que l'écriture de ce qui est inscrit en nous a traversé cette nuit comme une lanterne, c'est tout ; en vue que le jour vienne.

Ce jour ne se fera jamais qu'en quelqu'un voulant bien de ce que cela voudra dire. Pour lui. Nul ne vient jamais « trop tard », parce que nous ne venons pas pour dire quelque chose de nouveau ni, de nouvelle façon, le dit ancien. Nous venons au monde pour *être* le corps du dire bien entendu par soi, celui que la parole dite n'a pas, n'a jamais eu encore, et qu'il lui faut : qui lui fait défaut, lui manque, et que nous sommes. Qui pourra presque parfaitement lui manquer jusqu'à ce que mort s'en suive bien que nous soyons nés, si nous ne sortons pas d'une interminable hibernation. Elle se terminera pourtant.

En même temps que se déroule, irréversiblement et sous nos yeux, le processus d'atomisation de l'individu, se développe invisiblement la capacité de recueillir aujourd'hui cet atome comme le lieu où réside l'imprenable.

Il n'y a aucune différence entre le Nom imprononçable de cette obscurité de la lumière qu'on a appelée « Dieu » et la puissance de *lever* qui repose en cet atome que nous sommes, chacun, dans la généalogie de l'humanité aussi bien que parmi les milliards d'atomes qui font – ou ne font pas – ce qu'ils auraient à faire, en cet instant, sur la surface de la planète.

Seule la désacralisation des idées qui furent objets d'adoration idolâtrique de notre part peut ouvrir sur ce qu'est la sainteté de toute chose, même la pire. Car c'est bien au-delà du bien et du mal que nous pouvons enfin regarder.

L'essence des deux est une seule. Une.

Reconnaître cela : que tout participe à la création de l'homme qui n'est pas né, est le point minuscule, exact, où espérer comme désespérer sont désormais caduques ; croire, tout autre que ce qu'on avait cru, aimer n'ayant plus rien à voir avec les états de l'âme, émois et cordes plus ou moins sensibles, toute cette météorologie qui ne saurait disparaître. Au-dessous ou au-dessus de cette couche (c'est un seul et même lieu), c'est la vision comme aptitude qui n'a plus rien à voir *avec* ça. Elle peut *le* voir.

Est-ce qu'il ne s'agit pas toujours de ne pas aller *contre* le temps ou l'époque, mais de passer *sous* la vague, *dans* et *par* l'eau du temps comme Monseigneur le Poisson, là où la pression de surface n'a plus cours, afin de ne pas perdre la tête dans la tempête (tempête ? là où ça gîte le plus terriblement) ?

C'est la façon de pouvoir marcher *sur* l'eau pour un homme, non ?

L'eau est la condition de *surgie* de ce qui n'est pas elle : île, bateau, tous deux images de l'homme qui n'est pas sa condition mais ne peut que s'y dissoudre, ou en émerger. Comme une fleur de sa clôture antérieure ou une tige, du grain qui en est, naturellement, mort dans la terre.

Le serpent de bronze ou les pensées qui tuent

Parlons tempête.

Lorsque, au temps de Moïse selon l'Exode et les Nombres, un tas d'Hébreux et d'Égyptiens sont partis d'Égypte dans un sauve-qui-peut de panique qu'on a eu peine à imaginer dans la légende dorée, ils sont partis pour échapper au pire. Mais peu ont dû se décider vraiment à « partir ».

Peu étaient partants pour le prix exorbitant d'une promesse mémoriale, oubliée et devenue nouvellement actuelle pour un seul, l'homme Moïse, antérieurement tiré de l'eau justement. (Il ne lui aura jamais suffi, en effet, d'en avoir été tiré tout seul et de s'en être fort bien sorti personnellement, tout compte fait.)

Peu de cette horde de malheureux étaient partants pour autre chose que la fin de leur cauchemar non climatisé et le souhait de leur souvenir de paradis à la petite semaine.

La preuve en est qu'ils ne veulent pas plus de la situation dans laquelle ils entrent qu'ils ne voulaient encore de celle qu'ils ont quittée. C'est de Charybde en Scylla, de fait ! Pour sûr, peu d'entre nous feraient ou font, ce jour, mieux qu'eux.

Or, juste après qu'ils se soient plaints de leur sort, s'en prenant à Moïse qui les aurait *enlevés* d'Égypte *pour* les faire mourir au désert, le texte nous dit que L'Éternel envoie contre les gens « les serpents venimeux » qui les mordent ; et plein du petit monde d'Israël en meurt.

Il est clair que ce qui attaque le moral de ces gens, c'est moins la dureté de ce qu'ils traversent, même si ce n'est certes pas une sinécure, que les propos qu'ils tiennent. Parce qu'ils sont faux ; et *c'est l'autoproduction du faux qui tue.*

Ainsi, le venin sort de leur regard sur leur réalité pour passer par leur bouche. C'est très mauvais pour la santé.

Aussitôt, ils se précipitent comme des enfants (qu'ils sont) vers Moïse, pour lui demander pardon et lui dire : « S'il te plaît, intercède auprès de l'Éternel. Qu'il éloigne de nous *Le serpent* ! »

Il n'y a donc qu'une seule source mortelle, même si elle paraissait multiple tant elle concernait de personnes. Mais comme ils disaient tous la même chose, cette source, la susnommée, est la même pour tous.

Alors, l'Éternel dit : « Fabrique, pour ta part, un venimeux, et mets-le sur une enseigne. Voilà ce qui va se passer : si le serpent a mordu quelqu'un et que celui-ci fixe des yeux le serpent de bronze, il vivra. »

Un homme dit ce qui lui passe par la tête. Il n'est pas content, il se plaint. Il devient amer et s'empoisonne. En aucun cas, il n'est alors autre que victime. Qu'il en soit objectivement une, ou l'ait été, n'est pas ici le sujet (le propos). Car le sujet (de sa subjectivité) n'est pas, en lui, même que l'objet de la victimisation que sa personne aura été ou est aussi.

Cette part *objet* mérite absolument d'être secourue, tirée de *là*.

C'est ce à quoi Moïse passe sa vie à s'échiner. Manifestement, ça n'aura pas suffi !

Il n'est pas du tout nécessaire que ma vie ne me soit pas difficile pour que je comprenne qu'il est franchement inutile de m'en rajouter avec mes constats et conclusions quand elle est très difficile ! Surtout, en croyant que ce rajout est un médicament ; car, toxique, il est pourtant tout à fait authentique. C'est un produit bio, cent pour cent naturel.

L'homme ne vit pas seulement au naturel, mais de toute parole qui l'arrache à son état naturel, lequel n'est en vérité pas le sien. Sa « demeure habituelle » se trouve au-dedans de sa nature, comme le germe qui ne se voit pas dans une graine.

Donc, il va devoir muter. Surgir nouveau.

Ce qui tue *humainement* quantité de monde, ce ne sont pas les conditions, les restrictions (Montaigne disait que « la vie est un torrent d'éternelles disgrâces ! »), c'est l'absence de position propre. L'absence de recul, de regard subjectivant l'objet qu'on se sent être, de reconnaissance – enfin – du pouvoir que nous avons, de fait, de nous autodétruire *comme* d'envisager cette autodestruction. Sans plus de culpabilité que de prétention (ça se ressemble extraordinairement.) Comment ? En nous en faisant une image qui tienne, claire, ne disparaissant pas dans le sable, aussitôt apparue, avec la vivacité du serpent vivant. En soutenant enfin cette vision.

Cela, c'est se tenir. S'en tenir à son affaire avec son serpent personnel. Se tenir debout. Se lever de la schizophrénie généralisée engendrée par l'horreur du mal et sa projection constante à l'extérieur. Ce nettoyage du territoire est très salutaire pour l'environnement. Mais il l'est au premier chef pour celui qui fait ainsi son ménage.

Je dirais que croire, c'est croire en cette puissance, ce potentiel, cette possibilité d'un radical retournement, en réalité, qui n'exige en rien de refaire le monde. Sauf que le monde, c'est tout le monde et que chacun est le tout de son propre monde, reflet intégral du monde entier.

En soi, il y a le petit bonhomme primaire qui dit n'importe quoi, les paroles aigres sortent de sa bouche, il se fait du mal et sa vie entière lui apparaît comme un enfer. Alors elle l'est, au sens propre. Il peut serrer les dents pour mastiquer le venin, c'est pareil : les paroles aigres qui ne sont pas encore dignes d'une sainte colère, il se les dit alors de manière pire que celles qu'il se permet de prononcer.

Mais il y a aussi la part qui entend ce que le petit bonhomme *se* dit, *par ailleurs*; l'idée aussi ordinaire que géniale de regarder en

face ce qu'il fait, ce qu'il dit et son résultat, en tant qu'enseignement, en tant que formation continue (chose que symbolise l'image placée au bout d'une *enseigne*, toujours visible et toujours mobile, comme l'est un drapeau bien arrimé pour flotter à *tout* vent.)

Ce « regarder en face » revient à se retourner, pas en arrière cette fois, mais comme un gant : regarder au-dedans de soi comme si c'était un dehors et bien vouloir intérioriser l'incontournable des conditions de réalité. Consentir aux deux, c'est vivre et non s'insurger. Ce qui ne veut pas du tout dire : se résigner

C'est vivre autrement et non ressusciter. La chose n'est absolument pas héroïque et ne peut rien avoir de béat.

C'est tout simplement miraculeusement possible. Car le seul miracle, c'est le possible entre nos mains : il est la nature de la puissance de l'esprit. Dont nous disposons. Pour le meilleur comme pour le pire. Pourquoi, dès lors, s'occuper sempiternellement du pire ? Parce qu'il est énorme, pesant de tout son poids, tandis que ce qui est bon, fait du bien est toujours de l'ordre de l'impondérable. (Simone Weil disait ça, avant et mieux que je ne le fais !)

Si nous mesurons ce que donnerait de *faire* réellement notre possible, totalement invisible à quiconque, en toute occasion, si nous entendions que c'est *réaliser*, rendre réel par élaboration notre état de pure puissance, nous connaîtrions ce qu'on appelle de manière encore lointainement théologique, extérieure à nous, abstraite donc en son vocabulaire spécialisé « l'incarnation du divin ».

La parole va changer de style. Elle va sortir de ses langes et dentelles dans une nudité ravissante parce que vive comme l'eau. Elle choquera certainement les tenants du révolu ; mais certainement pas les prophètes des époques anciennes qui mâchaient peut-être de l'herbe comme Jean-Baptiste (on ne sait pas laquelle !) ou de

tout, comme Jésus des Évangiles ; mais en tout cas jamais leurs mots.

Ils vont se réjouir de n'être finalement pas venus pour rien. Si nous procédons à ce déshabillage et à la contemplation de l'homme qui n'a pas encore de nom. Pour le concevoir et qu'il naisse.

Temps. Présent. Vision du Temple.

Il y a deux mots en hébreu pour dire *le temps*.

L'un, c'est celui de Qohelet lorsqu'on traduit « Il y a *un temps* pour toute chose. »

La notion est celle de « temps opportun », de moment adéquat pour qu'arrive ce qui doit arriver, dès lors que cela arrive (même la Shoah dont Hannah Arendt écrit à juste titre « Cela n'aurait jamais dû avoir lieu ».) Et tout arrive en son temps.

Ce mot est lié à l'acte de « répondre », de venir en second, de faire suite à ce qui précède, apparemment pour le défaire ou contredire (verser des larmes-chanter ou l'inverse, entasser des pierres, jeter ces pierres, etc.).

Sans nul doute, il n'y aurait pas à défaire ce qui fut fait auparavant si la construction n'avait pas été une impasse. Comme la création d'avant le Déluge métaphorique ou la tour de Babel. Mais c'est pour traverser ce Déluge que Noé fait de son arche le demi-œuf du monde à venir. L'autre moitié de sa coque, très immatérielle, c'est l'arc-en-ciel.

Et c'est de l'univers concentrationnaire et industriel qu'est Babel que surgit Abram-Abraham, celui qui sort de sa famille et de son histoire comme sortent du Déluge, Noé et les habitants de son œuf, radeau de bois réuni à toutes les couleurs diffractées de la lumière.

Donc, ce qu'un moment détruit engendre le visage du monde que la construction passée ne pouvait pas concevoir (imaginer-penser et donc produire).

L'autre mot pour le temps, littéralement pourrait se traduire par « Ceci. Qu'est-ce ? » Ce mot-là est celui de la durée continue. C'est celui du *Temps*. S'y présentent les inattendus – relativement à l'attente que l'on a – dont il s'agit d'interroger le vouloir-dire.

Le temps est une donnée, celle de tout ce qui se passe. Le temps ne passe pas du tout. Ce n'est pas qu'il soit fixe ! Comme l'étendue, son autre face, il est la condition s'offrant à tous les passages.

Le passé est la part d'accompli inachevé de ce qui vient à passer, et va passer.

Résidents plus temporaires que les montagnes et moins que les papillons, nous sommes avec le tout de l'univers, ceux qui passent. Les passants. Les passants déjà passés, passant ou à passer. Notre différence d'avec le tout de cet univers dont nous participons tient à ce que nous revient l'interrogation quant au vouloir-dire de ce qui se passe. Donc, la lecture du monde et de ce qui lui arrive selon sa loi ; mais essentiellement de notre fait.

Cette interrogation, conjointement éthique et poétique (responsabilité et étonnement) est en attente de réponses de notre part à tout instant, déterminantes pour l'advenue de l'avenir dont nous avons à répondre parce qu'il répond selon sa loi à chacune de nos idées, folles ou sages, et chacun de nos gestes.

Ainsi le présent n'est pas à proprement parler un moment du temps mais *ce* qui répond *à* temps, correspond à l'attendu ; c'est-à-dire à l'apparition de l'in/advenu afin que l'inaccompli se passe, de génération en génération de création.

Pour nous, le « présent » ne peut être que quelqu'un, celui qui ne s'occupe ni du passé qui cependant, attendant de lui son avenir, le regarde, ni le futur qui cependant, comptant sur lui pour pouvoir se présenter, le regarde pareillement. Un "présent" répond à ce qui se présente à lui. Un point c'est tout. Mais c'est vraiment tout.

L'homme-présent est un insurgent du passé qui le récapitule intégralement. Il lui donne de concevoir ce qui demande à naître, et la réalisation possible de son inaccompli.

C'est pourquoi les chrétiens peuvent dire que la figure christique du Fils de l'Homme, présent né, n'appartient pas au passé et demeure. Car ce « présent » est éternel.

La grande affaire de la mort pour les humains, mais très petite affaire pour *l'être* de l'humanité, demande à être entendue comme hors *sujet*. Parce que la grande affaire de l'être de l'humanité, c'est le présent. C'est-à-dire le possible de soi.

« Con/templer » suppose le rapport de deux. De deux qui ne font qu'un. Car je suis le temple et ce que je contemple, l'habitable de ce qui m'habite.

Ma vision n'est pas d'abord ce que je verrais, idéalement, idéologiquement ou réalistement. Elle est ma faculté de voir.

La maturation processuelle de la compréhension permet aujourd'hui d'entendre tout mot, dit ou récit des Écritures comme image-parabole du temple que nous sommes en tous ses états. C'est de la lente gestation de l'humanité qu'il est question.

La possibilité s'est ouverte de ramener toute la réalité au lieu qu'est soi, sans que cela ne signifie plus en rien ramener tout à soi (soi étant plus que moi sans pouvoir s'en passer).

Ainsi, comme l'ange de l'Histoire benjaminien avance à reculons vers l'avenir en reculant d'effroi devant les ruines du passé qu'il a sous les yeux, ainsi pouvons-nous être toujours à temps,

l'articulation entre notre présentation à ce qui se présente et une vision radicalement nouvelle de l'actualité.

Puisque c'est possible, faisons donc notre possible pour qu'il surgisse *en* (tant que) réalité !

Nathalie Woog de Cacqueray